

De la souplesse et de la mobilité avant toute chose : mes impressions d'assistant

d'un stage de base animé par Pierre Vermersch

Jacques Gaillard

Ce compte-rendu rend mal compte de la multiplicité et de la richesse des déplacements, glissements et autres prises de conscience de ce que j'ai pu y vivre ; il est rédigé sans trop de souci de cohérence (hormis une ligne chronologique) et exprime ce qui m'a le plus impressionné : la présence permanente des relances, interventions, paroles, mises en oeuvre de cadres et dispositifs, induisant de la souplesse pour les stagiaires, et une moelleuse continuité dans la conduite d'un groupe. (J'ai choisi de limiter au premier jour de stage, parce que cette journée contenait déjà largement ce que j'avais envie d'exprimer, que récapituler toutes les situations que grexiens et grexiennes connaissent déjà aurait été fastidieux à la lecture, que le souci d'être exhaustif est une vue de l'esprit, qu'il est préférable me semble-t-il, d'approfondir un aspect du vécu, et aussi.....parce que je me sens un peu flemmard -est-ce de l'effroi?) Un peu comme lorsqu'on voyage dans une voiture confortable, sur une route à longue courbes, et qu'on y inscrit calmement la voiture, en léger sous-régime. Le paysage change sans cesse, on avance, en ayant cette impression d'être sans cesse bercé, en restant stable, sans ces à coups qui donnent de l'insécurité, et inscrivent dans une temporalité hâchée. En parallèle, mais lors de la *conduite* de l'entretien lui-même, j'ai également été fortement impressionné (même si je le "savais" déjà -mais il y tant de degrés d'appropriation dans le savoir-), par la place primordiale de la douceur et de la souplesse, par-delà la technique, avec laquelle il fallait s'adresser à A, mais surtout *de la façon dont B devait être présent et attentif à sa propre douceur pour l'induire chez A*. J'ai écrit ce compte-rendu en deux parties : la première concerne la restitution des interventions de Pierre que j'ai repérées comme assouplissant l'activité attentionnelle (et l'inquiétude) des stagiaires et créant une continuité souple dans la conduite du groupe. Je l'ai bien sûr fait avec mes catégories de lecture, et Pierre voudra bien m'excuser d'avoir probablement manqué toutes celles que mon opacité n'a pas su relever, mais qu'il a instillées tout au long de ces journées. La seconde s'arrête sur les effets perlocutoires et la puissance transformatrice des mots, en particulier les caractéristiques de la voix (rythme, débit, hauteur, timbre...) au moment de la mise en évocation. Je développe un peu cette idée que les effets induits sont d'autant plus puissants que B est congruent, c'est à dire qu'il prend la mesure de ce que porte chaque formulation comme étant un moyen de transformation.

A – Une journée de stage, détente et assouplissement :

1 – Démarrage et premières courbes :

Oui, bon, ben,....j'arrive avec ma valise ; le stage commence, va commencer. Cinq jours avec des personnes inconnues (24), venant d'horizon différents, avec des motivations nécessairement très différentes. Je me dis que c'est quand même sympa de ne pas avoir à

gérer ça. Vas-y, Pierre, c'est ton job! Je suis là pour m'imbiber, me gorger, t'écouter, me laisser émerveiller (émerveiller, pourrait-on dire maintenant, dans les néologismes du GREX...). Tu précises rapidement, à Anne et moi, notre place (spatiale et fonctionnelle) dans le groupe. Merci, ça allège encore plus (Assouplissement n°1 par clarification du cadre). Les stagiaires arrivent, dégageant plus ou moins d'inquiétude mal cachée, ou c'est selon, de sérénité faussement assumée. Voilà, l'accueil se fait, simplement, authentiquement, par le prénom, évitant l'écueil de l'affichage des professions et des statuts, de la plus ou moins grande facilité à s'exprimer en public. Le prénom, simplement le prénom : chacun ramené au même dénominateur commun et, en même temps à sa singularité. Tous différents, mais tous égaux face à l'inconnu de ce qui les attend. Je sens l'effroi initial s'évaporer, les attitudes changent, les traits se détendent ; quelque chose qui d'emblée relie, accueille sans mettre à vif l'estime de soi : « Serai-je assez bon? ». L'intérêt porté aux actes de mémorisation (des prénoms) décentre manifestement les stagiaires des projections de ce qu'ils craignent, mais aussi les font se voir, se nommer, se reconnaître, les ramène au simple présent de ce début de stage. Quoi de plus simple pour communiquer? (Encore fallait-il y penser : assouplissement n°2, par dispositif inducteur). A ce moment chacun, peut-être, commence-t-il à se sentir membre d'un groupe, et cela fait-il fondre le doute et l'appréhension qui, dans le face à face de soi à soi, conduit à l'isolement, et ainsi les renforcent?

Voilà...Une certaine sérénité s'est installée. On sent bien que cela ne peut pas durer (et si c'était le cas, il s'agirait d'évitement ou d'atermoisement)... Pierre prend la parole (ce n'est pas la même voix que lors de l'accueil). Les stagiaires s'immobilisent ; je les sens se figer un peu. Imperceptiblement, et très spontanément, je me recule. La voix est vaste, calme, les mots se déposent sur chacun des stagiaires, les enveloppent. Je sens leur attention se faire plus mobile. Je me demande alors si c'est plus le contenu de ce qui est dit que son enveloppe sonore qui produit cet effet. (Assouplissement n°3 par effets perlocutoires induits sur l'état interne). Il y a effectivement dans ses paroles des données concernant l'EdE, mais aussi beaucoup qui visent à installer un climat serein, visant à dédramatiser. J'y vois bien sûr, avec mes catégories de lecture habituelle de la technique Alexander, un intérêt porté à la déconnection des stagiaires du "end-gaining", une façon de les ramener au fait que s'ils sont là pour apprendre quelque chose d'inconnu, c'est normal qu'ils ne sachent pas (maintenant), mais beaucoup moins de s'inquiéter de ne pas (encore) savoir. Les paroles de Pierre invitent à s'engager dans les exercices, sans crainte de se tromper, valorisent l'échec puisque « sans échec, il ne peut pas y avoir d'apprentissage, puisqu'il n'y a rien à transformer, et que c'est plus facile d'avoir quelque chose à corriger que rien du tout » (c'est limpide) ; livrent des données sur l'EdE, puis détendent immédiatement le souci de comprendre et de contrôler tout, tout de suite : « c'est pour le troisième jour, de toute façon vous aller l'oublier, vous ne pouvez pas le comprendre maintenant » -expression interloquée, volée ici et là chez les stagiaires ; anticipent et dédramatisent les moments où du stress pourra apparaître, en blaguant à leur propos, par exemple au moment du choix d'un partenaire ou de changement de partenaire lors d'un nouvel exercice.

La première expérience (décrire par évocation sa main après l'avoir observée quelques minutes) paraît prendre les stagiaires à contre-pied - ne sont-ils pas venus pour apprendre à mener un entretien, et les voilà en train de s'occuper d'eux, de leur main qui plus est, et de leur mémoire ?- (Habile façon de donner une dimension incarnée à l'évocation, de donner un ancrage à ce qui sera visé chez A, de détendre le volontarisme à comprendre de quoi il s'agit. Assouplissement n°4, par stratégie de détournement - une variante du fameux "fusil à tirer dans les coins"?). Lors de la première expérience d'évocation, Pierre prend soin (!) d'accompagner de la voix, les stagiaires, de les diriger de ses mots, dans le no man's land du ressouvenir, de les soutenir. Je vois des corps s'agiter, des pieds remuer, des mains se repositionner, tentant par la répétition de l'expérience initiale un substrat de description plus

solide ; d'autres sont immobiles, dans un silence faussement tranquille ; certains apparaissent posés, dégageant un calme tranquille. Le debriefing permet, à partir d'une confusion de F, de clarifier V1 et V2, et d'introduire l'acte de base fondamental de la description du pré-réfléchi: « Déplacer l'attention à l'intérieur du ressouvenir ». Ce moment, outre qu'il permet d'ancrer sur du vécu de nombreuses données théoriques (Assouplissement n° 5, par extension théorique, à partir d'un remplissage expérientiel) donne du sens à la curieuse expérience initiale. Pierre pose les cadres et les objectifs de la journée : 1- Faire l'expérience de l'évocation ; 2 - Observer les critères de l'évocation chez l'autre ; 3 - Induire l'évocation chez l'autre (nous y voilà).(Assouplissement n°6, en contenant l'activité attentionnelle et intentionnelle des stagiaires dans des cadres clairs). Pierre propose la même expérience. Avant de commencer, il insiste sur la temporalité, l'incontournable primauté de la succession des événements ; il invite à s'intéresser à l'évocation dans sa dimension temporelle, et « SI JE VEUX, à m'arrêter sur des détails ». (Assouplissement n°7 : un élément théorique et technique est glissé sur un fond initial de vécu, qui l'enrobe en quelque sorte, lui donne une familiarité ; assouplissement n°7bis : l'introduction d'une difficulté supplémentaire est laissée au libre-arbitre de chacun, minimisant la pression.) Le temps d'évocation se fait dans le silence, Pierre laissant chacun se déplacer, avec les moyens du bord, dans son ressouvenir. Lors du debriefing, une question "anodine" permet de clarifier les actes par lesquels s'opèrent l'évocation : « A quoi est-ce que je reconnais que je suis en évocation? » (Assouplissement n° 8: par émergence théorique à partir du vécu de groupe). V1, V2, V3 sont extraits, libérés de leur gangue expérientielle, vus, posés, petits bijoux dorénavant à la (plus ou moins) grande disposition des stagiaires, les actes par lesquels s'opèrent l'évocation en particulier. Beaucoup de données théoriques sont dégagées de façon inductives ; mais ce qui est remarquable, c'est la façon dont Pierre désamorce en permanence les inquiétudes, les incompréhensions - un peu comme s'il créait un bain de concepts, dans lesquels il faisait flotter les stagiaires en s'assurant qu'ils ne cherchent pas à s'agripper à la compréhension, au risque bien sûr de sombrer dans les affres de l'incompréhension. (Assouplissement n°8, en désengageant du "end-gaining", tout en sollicitant la découverte). Effectivement, ses propos sont truffés de blagues, de formules paradoxales (« de toute façon, vous ne pouvez pas comprendre », « vous ne vous en souviendrez plus », « c'est pour plus tard », etc...), et régulièrement il sollicite certaines personnes qui, recluses dans leur monde intérieur s'enferment dans de possiblement lourdes préoccupations. Une sorte de fil invisible le relie ainsi à chacun des stagiaires ; il tisse un cocon contenant et souple qui donne à chacun une sécurité, au groupe un début de cohésion. (Assouplissement n° 9, en donnant au groupe un cadre ferme, mais respectueux, dans lequel chacun se sent accompagné). Parmi ses mots, reviennent comme un leit-motiv ; « se guider gentiment », « se demander si je peux, veux continuer » (Assouplissement n°10, par induction perlocutoire d'une activité attentionnelle douce avec soi-même). Puis le ton de la voix change (Assouplissement n°11, par ralentissement de l'activité mentale des stagiaires), les mots inscrivent les stagiaires dans l'enveloppe de la prochaine expérience (décrire un moment de trajet de ce matin). Le debriefing des vécus, invitant à parler surtout des V3, se fait à deux, installant pour la première fois la situation duelle, préparant doucement (Assouplissement par continuité n°12) le travail de l'après-midi où, mais ...chut..... Pierre décélère, gare le véhicule, en précisant les règles de fermeture de la salle qui le libère d'une obligation ingrate (Souplesse -joker pour lui-même), précise l'heure de la reprise, et quitte la salle.

2- Redémarrage et premiers lacets :

Bien....Chacun, comme il se doit, a retrouvé sa place du matin (y compris moi). Pierre, après quelques boutades adressées à certains stagiaires (assouplissement n°13, en donnant une continuité avec la pause, ce qui permet de détendre volontarisme et inquiétude) présente

l'objectif du cadre d'expérience qui va suivre : s'informer du non-verbal, quand je demande à quelqu'un de parler d'un moment passé, et précise que le groupe construira ensemble, à partir des données vécues, une grille de critères (Assouplissement n°14 par définition de la visée intentionnelle). Il prend soin d'introduire notre présence, de positionner notre rôle lors des exercices (Assouplissement n°15, par clarification de cadre), et de préciser deux modalités de fonctionnement : dégager l'espace de A en se positionnant de 3/4 par rapport à lui, préserver un niveau sonore assez faible. Puis vient le moment de LA phrase magique.

A ce moment, je sens Pierre, à ma droite, s'avancer sur sa chaise, basculer légèrement le buste sur ses ischions vers l'avant, prendre de l'ampleur, s'immobiliser, se suspendre dans un léger silence. Rien n'a encore été dit, mais une toile d'attention retient déjà les stagiaires dans ses rêts. (Je pourrai prendre le temps de faire une auto-explicitation moi-même de ce moment là, parce que c'est un bel exemple d'effet induit par du non-verbal et du corporel, mais bon...) Puis la voix, basse, très ample, profonde et posée : « Je te propose, si tu en es d'accord, de prendre le temps de laisser revenir un moment agréable dont tu peux me parler, et tu me fais signe quand tu l'auras ». Puis il reprend chaque partie, en la commentant, pour faire apparaître l'invitation aux multiples douceurs qu'elle contient. Et là, c'est vraiment merveilleux parce qu'il nous la fait vraiment déguster ; je sens, par les commentaires qu'il en fait, les mots m'affecter comme jamais, dégager la puissance inductrice qu'ils portent, me modifier dans mon état interne. « Je te propose : vous entendez comme cela met en accueil, fait fondre la force ; si tu en es d'accord : sentez-vous la souplesse de cette formule? ; de prendre le temps de laisser revenir : écoutez, écoutez, vous entendez comme c'est beau, comme c'est doux ; un moment : sentez-vous la focalisation souple ; et tu me fais signe quand tu l'as trouvé : vous entendez comme on donne absolument à l'autre le temps qui lui est nécessaire, comme c'est souple? » Il jubile, nous fait partager le goût qu'il en retire, invite à s'intéresser à chaque partie de la phrase, à en faire un levier de transformation, à en apprécier les effets sur l'autre, à en goûter l'impact. Il la reprend, en mime corporellement les effets, vibrant en échos aux mots, les accompagnant de grands « mmm », « ah... » qui sont, sans conteste, les signes manifestes qu'il y a quelque chose, et du bon, à déguster là-dedans. (Assouplissement n°16, en tournant l'attention des stagiaires vers les effets perlocutoires de la formulation et non le sens de la phrase elle-même, mais bon...J'aurais quand même bien voulu savoir ce que ça leur faisait à ce moment là). Il reprend la phrase, la commente « qu'est-ce que je fais à l'autre avec mes mots? », invite à créer un « cocon d'attention ». Puis, à titre d'exemple, il m'invite à me mettre en évocation (je reviendrai en détails sur ce moment, plus loin); je me laisse porter, jusqu'au moment où, en se mettant délibérément et de façon ostentatoire dans mon champ de vision, il m'en jette dehors (c'est pas agréable!). Le cadre d'expérience est reprécisé (1er temps : durée, objet de parole, positionnement de A et B ; 2ème temps : échange entre A et B de l'expérience d'évocation, ce que A en a vécu, ce que B en a vu) ; Pierre insiste encore et encore, sur le temps que l'on prend pour donner du temps à l'autre, en formulant la consigne. Et roule l'expérience. (J'en profite pour me déplacer précautionneusement dans le groupe, m'arrêtant à mi-chemin de deux binômes, pensant ainsi ne pas donner trop l'impression de focaliser sur un, au risque de les perturber.) Puis, la même expérience est proposée avec un autre partenaire. Quelques commentaires et blagues, adressées soit directement soit indirectement, auront permis de lever les possibles inquiétudes nées du fait de rencontrer quelqu'un d'autre (assouplissement n°17, par décentration des projections – ce que l'on craint de ne pas retrouver). Puis un long debriefing permet de repérer les critères verbaux et non verbaux de l'état d'évocation (Assouplissement n° 18, par émergence de catégories dans la continuité du vécu). Il est 17h20, la fatigue du groupe se fait réellement sentir ; Pierre ouvre à une nouvelle question : « Comment est-ce que je peux aider l'autre à décrire davantage son vécu? » Ses mots insistent sur le nécessaire ralentissement, sur le fait d'arrêter A, de le tenir en arrêt quitte à avoir l'impression de le bousculer. Il propose un nouveau cadre permettant d'expérimenter

cette question ; il suggère que, compte tenu de l'heure, le debriefing se fasse le lendemain. On sent le groupe renâcler ; une sorte de flottement s'installe, suivie d'une légère inertie. Un moment de suspension, et Pierre, d'une voix ferme mais légère : « Vous reprenez l'exercice précédent, mais quand vous êtes A, vous faites tout ce qu'il ne faut pas faire (regarder B, parler vite, commenter, expliquer....etc). » Les effets sont fulgurants ; après quelques excès, je vois la plupart des A rentrer dans une qualité d'évocation qu'ils n'avaient jamais eue. Je jubile intérieurement au bon tour que Pierre leur joue. (Assouplissement n°18, en prenant l'état du groupe et en lâchant ce qui était prévu, pour revenir sur quelque chose de déjà connu sous une forme ludique ; assouplissement n°19, par la formulation paradoxale qui permet, en prescrivant ce qu'il ne faut pas faire, de se libérer de ce que l'on craint en le rendant manifeste, et de laisser ainsi le champ libre à ce qui est plus juste).

B- Effets perlocutoires, adoucissement et entrée en évocation:

1 – Auto-évocation de l'entrée en évocation :

Soit la formule magique : « Je te propose, si tu en es d'accord, de prendre le temps de laisser revenir un moment où....., et tu me fais signe quand tu l'auras ». Si je reviens sur le moment où (en début d'après-midi de la première journée) Pierre me propose d'être A devant le groupe, afin d'illustrer les effets de la formule, que se passe-t-il pour moi? (Pierre m'a demandé plusieurs fois si j'étais d'accord pour le faire). Le tout début, c'est un appel des sons, une chaleur avec une couleur ambrée qui irradie autour de moi. Et cela commence très nettement avec la formule « Je te propose » qui porte une autre tonalité de voix ; avant, je me sens plus en attente, dans un entre-deux avec le dehors et mon "dedans", pas clair, pas très agréable. Je me sens un peu instable, désorienté. Puis vient une qualité de son avec un certain tempo, une hauteur, un timbre différents ; je sens la voix ample et accueillante, mais aussi précise et sûre d'elle. A ce moment là, c'est plus la vibration des mots que leur sens qui m'appellent. C'est une résonance qui m'enveloppe et me déplace intérieurement. C'est très net : les micro-secondes où cela se passe, je sens l'air s'épaissir autour de moi, tout en se dilatant. L'image du cocon, et de "cocoon" me vient ; je le vois comme une demi-sphère excavée, la matière ressemble à celle de la craie, et m'invite à y mettre ma tête. Quelque chose de protecteur et nourricier. J'ai l'impression que je pourrai prendre appui dessus, m'y reposer. De quoi est fait ce déplacement? Cela commence par une évaporation de ma présence visuelle à la salle, une sorte de bruine s'installe devant mes yeux, mes tempes se mettent à vibrer. Je me sens m'en éloigner. Puis un fluide très doux diffuse dans ma nuque, ouvre mes épaules ; je sens l'espace entre mes omoplates se détendre. J'entends, déjà loin, sa voix qui confirme l'état de confort, invite à l'expansion, me soutient. Je sens Pierre tout près, mais tellement vaste. Paradoxe : l'enveloppe s'affermi, mais me fait gagner en espace, en mobilité. Je retrouve cette sorte de cavité intérieure dont j'avais réalisé une description et que j'avais identifiée comme une valence ("Dessine-moi une valence. Approche psycho-phénoménologique de l'écoute de soi" Expliciter n°58, janvier 2005), mais placée plus haut, dans le thorax et la tête. Il y fait calme, quelque chose de gai et joyeux l'anime. Je constate également que l'expérience sensorielle de l'évocation induite de l'extérieur par l'incitation d'un tiers, n'est pas la même qu'en auto-explicitation. Quand je me le fais moi-même, c'est moins vaste, plus direct, dégageant moins d'espace. (Il faudra que je vérifie comment je m'adresse à moi-même et que je note les différences). C'est une fois la cavité installée, et dans cette cavité, que je me mets en mouvement. Je me sens m'y déplacer en terrain connu, confiant dans mes déplacements alors qu'il y fait très sombre (mais pas noir), et que je n'ai pas de direction claire. Mais je monte, tourne, glisse dans des mouvements plutôt circulaires ; quelques vrilles, aussi ; c'est très ludique. Le fluide descend dans mon dos ; je sens le contact de mes fesses sur le siège se

faire plus souple. Des micro-mouvements animent ma colonne vertébrale. Je me sens vaste, déposé sur mon siège, mobile dans mon corps. Et, avec un léger changement de valence - comme à regret-, je me vois me poser sur un souvenir qui m'appelle. Juste avant, j'ai senti les mouvements de mon attention perdre de leur ampleur, plus exactement s'orienter dans une direction sans but explicite. Et là, elle s'est arrêtée -c'est comme si je m'étais assis-, puis l'image est sortie de la pénombre, comme si un projecteur l'avait éclairée, et je me suis retrouvé quelques jours avant, assis dans des gradins à suivre un match de rugby. Egalement, une légère contraction s'opère : la cavité se resserre un peu, je me sens un peu moins mobile, le contact de mes fesses sur la chaise se durcit à peine. Et là, je sens un double mouvement qui m'aide à retrouver de l'espace dans mon lien avec l'image qui m'a appelée : entre elle et la présence amplifiante de Pierre qui, je l'avais oublié, se rappelle à moi. J'hésite un moment entre les deux – je me demande aussi si c'est la bonne image ; pas très agréable-, puis je me dépose entre les deux, en préservant le double lien ; du coup, je la vois mieux. L'image, curieusement, prend de l'ampleur et de la netteté. Elle est moins étriquée, je la surplombe. Cela me donne la liberté d'y circuler à ma guise, temporellement, spatialement pour la décrire. Alors que je commence à le faire, je sens quelque chose se rétrécir à côté de moi, un mouvement sec, et dans mon champ visuel, je vois la tête de Pierre apparaître, tout content du bon tour qu'il est en train de me jouer (ça, c'est moi qui le dit).

2 – Propositions de degrés de "justesse" de l'induction d'effets perlocutoires :

Il m'apparaît, à partir de mes propres expériences, mais aussi de ce que j'ai pu retirer de mes observations des stagiaires tout au long de ce stage, que des degrés de "justesse" dans l'induction de l'évocation existent. Si l'on élimine d'emblée, toutes les variantes de formulation malheureuses (palabres qui créent de l'inquiétude, absence du contrat de communication, reformulations personnelles, répétitions de la même partie...etc), il me semble que des variations existent, de plus ou moins bonne pertinence, dans l'énonciation de la phrase. Je prendrai comme critère le degré de congruence et d'authenticité contenue dans l'acte d'énonciation de la phrase. Et je pense que cette congruence – l'accord complet et authentique à ce que cela peut induire- est primordial. J'ai pu relever un premier niveau que je résumerai par l'énonciation froide et distante de la formule. Ici, B se préoccupe d'abord de ne pas se tromper, de ne pas oublier une partie. Très centré sur lui, je le sens très loin de A. On sent qu'il est embarrassé par cette formule tellement bizarre, décalée par rapport à ses modes d'adressage habituels. Il dégage alors une sorte de froideur, faite de gêne et d'inquiétude (ça bout dans son langage interne) ; l'espace entre lui et A est interrompu. Un deuxième niveau serait représenté par ceux qui maintenant, s'étant libérés de la mémoire et accoutumés à la formule, s'intéressent à son phrasé, à son rythme, à sa tonalité. On les voit tenter des ajustements de voix, des variations, cherchant à appliquer ce qu'il leur revient de la démonstration de Pierre, et parfois avec une certaine réussite. Mais, même si rythme, tonalité, sont mieux ajustés, quelque chose sonne faux ; cela relève plus d'une application technique désincarnée que d'un ajustement senti comme nécessaire pour aider quelqu'un. Des progrès me semble-t-il, apparaissent quand B commence à mettre en relation la phrase et ses effets ; cela lui permet de commencer à "croire" à l'efficacité -et au bien fondé- de celle-ci. D'une certaine façon, il s'en rapproche, la tient moins à distance de lui. En l'incorporant, il commence à la faire sienne, corps moins étranger. Une attention est progressivement apportée au débit, au rythme, à l'intonation non pas comme objet extérieur à la phrase, *mais comme constitutive d'elle-même*. Aux mots, apparemment désincarnés, répondent des effets sur A, tangibles. Quelque chose de plus serein s'en dégage, on sent B plus posé ; l'espace autour de lui est plus calme, plus ouvert, donnant de la place à A qui, en retour apparaît aussi plus détendu. Un glissement s'opère ; ce n'est plus l'attention que B porte au contrôle de ce qu'il

doit faire qui le préoccupe, c'est l'effet produit sur A qui focalise son attention. Les effets produits sur A modulent son activité vocale. Le repérage de cette relation me semble déplacer les représentations de B qui, au lieu de s'occuper de lui, en pensant s'occuper de A, en vient à prendre A comme cible de son attention pour moduler les effets de ses interventions. Cette prise de conscience pourrait construire ce que j'appelle une "congruence", c'est à dire une authenticité de la modulation de la voix avec le souci d'aider l'autre, en se mettant inconditionnellement à sa disposition (tout en le contenant, bien sûr). Ce serait le niveau de justesse le plus élaboré. Dans ce cas, le phrasé, l'intonation, la tonalité juste ne seraient peut-être que la conséquence directe et spontanée de ce souci de congruence. Il suffirait alors de l'être pour que le ton sonne juste, pour aspirer A dans l'évocation. Reste à identifier l'état de congruence. Qu'est-ce que cela déplace en moi? Qu'est-ce que je ressens, à ce moment là? Qu'est-ce que je me dis? Vers quoi et comment est tournée mon attention? Quels sont les critères internes qui me permettent de me sentir congruent, de sentir quand je ne le suis plus? A suivre...

Il y a donc bien un lien à découvrir entre la qualité d'énonciation et les effets produits chez A. Ce lien est éduquable. Certes, c'est en faisant et en menant des entretiens qu'on apprend et que, petit à petit se construit, de façon collatérale, cette relation. Néanmoins, une question m'est revenue de façon récurrente tout au long du stage : ne pourrait-on pas guider de façon plus méthodique la construction de cette relation, qui me semble -et pas seulement lors de la mise en évocation-, un élément fondamental, tapi derrière la mise en oeuvre d'une "technique", de l'entretien d'explicitation. Ne pourrait-on pas envisager des dispositifs, des exercices spécifiques qui prendrait la construction de cette relation, comme objet de travail? Comment pourrait-on guider davantage B dans cette évolution? Ne risque-t-on pas de glisser dans un formalisme, Qu'en pensez-vous? Si cela vous semble pertinent, avez-vous des idées?

Post scriptum :

Merci à Magali d'avoir initié par son texte, l'envie de cette forme de compte-rendu légère et incarnée. Coucou à Anne avec qui j'ai partagé ces moments de bonheur, et qui, je n'en doute, pas reconnaîtra dans ce petit témoignage ce sur quoi Pierre l'invite dorénavant à mener des recherches.....Merci à tous les stagiaires pour toute la richesse de leurs erreurs, leurs errances, de leurs tâtonnements et de leurs progrès, qui m'ont permis d'avancer un peu plus dans la compréhension de l'EDE. Et enfin, un immense merci à Pierre, à la fois cornac et berger, que j'ai eu le bonheur de suivre dans la conduite de ce stage.